

Un jour, avec une rose, j'allais chez ma fiancée. Qu'elle était belle... la rose ! Comme la fiancée ! D'un vermillon vif, éclatant... celui de ses lèvres ! Elle exhalait un parfum puissant, capiteux... aussi grisant que son baiser d'accueil, doux, lent, délicat, à basculer déjà dans les gammes des délices les plus variées. Un bouton entrouvert aux formes parfaites... comme les siennes, tentatrices, voluptueuses, que j'avais le droit de caresser. Habilement habillée de papier cristal elle distillait un message de charme, de séduction... Son corsage de soie vierge moulait à cru mieux qu'il ne laissait deviner. Une minijupe, sexy en diable montrait, franchement, ce qui excitait l'imagination à s'aventurer... plus haut.

Dans ses bras enivré au-delà du raisonnable, je glissais à ses pieds. De ses genoux à remonter le long de ses jambes je l'embrassais, dans l'égarément d'un long frémissement passionné... jusqu'à cette molle courbure, bien féminine où je restais, blotti, serré, éperdu. Allais-je être flagellé d'épines ? Non, elle était trop fraîche, trop fragile... la rose... ma fiancée... !

Elle me releva lentement de ses mains si fines, si sensuelles, me conduisant à découvrir, au passage, ce nombril à peau nue, comme la clé à mi-chemin, des deux niveaux de tentation. J'arrivais à sa poitrine, libérée, à ce mamelon rose tendresse, comme bébé au nectar maternel et je me mis à le titiller jusqu'à temps qu'il se dresse d'aise. A mon tour je pris sa tête au berceau de mes mains pour palper, goûter, dévorer cette bouche gourmande. Emporté, plus encore il m'en fallait. Je glissais sous l'oreille, au cœur de ses ondoiements échevelés. Là, enfin, elle accepta ce baiser d'accord des sens et de l'amour. Allongée sur le lit,

elle se cambra en don de son corps. Elle était superbe dans cette courbe d'offrande, dans ce prélude à l'intense. A contenir tout ce qui en moi déferlait, me submergeait, je lui creusais, sur le ventre, le double sillon de la descente aux intimités du délice. Là, de mes lèvres, j'effleurais ce doux, ce voluptueux velours béni... O la délectation de ces frisottis chatouillis. N'y tenant plus je la rejoignis pour suivre, dans ses yeux, comme elle sentait, en elle, la montée du plaisir.

Un jour, un autre, le ciel me tomba sur la tête. Une longue histoire, de ce genre qui verse dans l'étrange, s'enveloppe de mystère et se décale dans les marges de la vie. Une aventure forte, de celles qui bouleversent un destin, qui marquent au sang et au feu l'avenir d'un homme...

Un souffle frais s'attardait sur mon visage dans une caresse agréable. Il me disait : Ouvre les yeux. Mais je jouais à l'ignorer pour rester dans ma paix, mon bien-être, comme l'enfant au lit, l'hiver, dans la chaleur de la paresse. La chambre naissait de ses ombres, douce, dans ses pastels bleutés. La lumière, à flots légers, l'inondait d'impalpable... Lente prise de conscience d'une réalité étrangère... Draps au blanc immaculé. Mous, jolis, mais qu'était-ce que cette barre de métal, si gênante ?

Un lit ? Ces murs sans motif, trop clairs ? Ni papier peint, ni décoration ! Une sobriété qui donnait dans le dépouillement ! Mais quel confort, quel repos de l'âme et du corps ! Une satisfaction profonde ruisselait en moi par toutes mes fibres. Je la ressentais, fluide et lénitive, comme une énergie d'inaction. Pourtant, peu à peu je prenais possession de mon corps. Tous mes sens mûrissaient à leur potentialité vigoureuse. Les couleurs éclataient, frissons frémissants, frôlements légers se muant sans nuance en une rudesse du contact. Je voulais me réaliser et comme l'arbre qui s'impose alentour, exploser dans la plénitude,

de toutes les perceptions. Emplir mes poumons d'embruns toniques, respirer à la claque du vent l'iode salé, goûter le parfum, le miel des fleurs. Ouvrir les yeux pleins feux, sur les beautés du monde, les paysages grandioses de la création, les soleils au levant, les femmes au couchant. Jouir à vif de l'émotion, pleurer dans les tonnerres d'une symphonie, m'abîmer, vertige et méditation, en nef de cathédrale. Oui, vivre c'est se livrer aux ivresses d'amour et jusqu'à la lie, suivre au sillage exaltant une silhouette ondulante et féline, écraser contre soi corps et lèvres d'une féminité voluptueuse. C'est, dans une tempête de cheveux en bataille, de bras enlacés, laisser en torrent rouler toute la puissance des sens et rugir l'orgasme en apothéose...

La pièce avait pris son temps à se préciser. Entre reflets et contours, nudité affligeante d'une véritable austérité ! Lit froid, de métal, surélevé, murs fades d'un clair presque délavé, chaise fatiguée appelant un bureau... absent. Cela sentait, plutôt que la tristesse, le malheur. Une note de consolation pourtant avec la fenêtre, une nappe de verdure, le bleu du ciel. Mais à la revue de détail, tout conduisait à une évidence : l'hôpital ! Coup de gong ! Le premier ! Alors cette langueur agréable... factice ? Fragile ? Les deux probablement ! La mobilité de mes membres ? Aléatoire, à peine rassurante ! Et ces tubages en usine à gaz, et ces fils partout comme s'il m'en poussait un système pileux ! Maintenant c'était la grand cloche à voisinage de tympan ! J'en entendais de tous les tons... Une sorte de carillon à la fois violent et lointain, des profondeurs d'une campagne, égrenait ses notes comme le thème musical d'une batterie tonitruante, en premier plan d'assourdissement. Pour quelques petits vaisseaux sanguins proches des oreilles, quel tapage !

Par contre cette chambre me servait un silence impressionnant, voire religieux. Rémission ou terme final d'une longue maladie ? Il flottait comme des nappes indistinctes. Entre autres brumes, des blancs inconsistants obstruaient

tout, dans ma tête comme dans la pièce. Je me voyais en poète, enturbanné de pansements, pour le requiem de mes derniers instants... avec toujours ces lancinantes questions, en majeur, au-dessus des flots en chaos : Pourquoi ? Comment ? Où ? Mais tout cela n'était que picoté de moineau, avant le coup de grâce du même gong rageur : "Qui suis-je ? Qui suis-je !" Il n'en finissait pas de retentir, en échos assortis de cymbales cinglantes, à mourir et renaître... avec sa morsure en pointe de fouet, partout, dans ma chair, dans mon âme. Le vide et la souffrance, le vide et l'impuissance. Cette porte s'ouvrirait et je ne reconnaîtrais pas la femme ! Epouse ou mère ? L'homme ! Ami ou frère ? Le pire, une porte close. Aucune famille à l'appel ! Oublié, ignoré... Sans passé, sans avenir, dans un présent d'inexistence... Le blanc dans la tête, le blanc entre vie et mort... avec des mouvements, à travers mes yeux mi-clos, comme une personne, comme une blouse qui s'effaçait... Le blanc indéfiniment...

Une musique ? Née de rien, douce, profonde, avec des cuivres pour charpenter les violons, mais avec tant de retenue qu'on devinait seulement la puissance symphonique. Une ligne mélodique diffuse montait, se précisait. Deux cordons comme de fins serpents, souples, charmés, ondu-laient au sol tout en se redressant. En mesure ils se cabraient, au rythme ils s'enlaçaient, se dénouaient.

Sur un nouveau thème il y eut quatre, aux couleurs vives et l'orchestre se libéra. Les accords se balançaient, s'enroulaient avec eux. A huit le morceau jouait de toutes ses cordes, trompettes et cors sonnaient la charge. Et tout se déchira, comme spi en tempête, comme le rideau des blancs... sur un miroir des eaux qui étouffa les sons... sur un jardin de verdure qui plaça ses pots en débordement de fleurs... sur une rumeur de ville d'un côté, avec de l'autre une bordure, une paix de joncs et ses cygnes en procession... Quel pouvoir étrange que celui de ces

hallucinations ! Les yeux grands ouverts, parfaitement éveillé, j'en avais le spectacle et son décor jusqu'à mes pieds. Arriva une file de moines, en bure, tête sous capuchon, d'un même pas lent et sage. De leur bras demi levé ils arboraient leur croix de vie, celle des dieux et pharaons, psalmodiant en des basses aux vibrations profondes. Leur ballet les disposa devant, chacun s'arrêtant, le premier débordé par le suivant jusqu'au dernier qui poussait un fauteuil à cycles. Des orgues bien timbrées éclatèrent pour rouler dans un espace en échos de cathédrale. Message ou autre réalité ? Que voulait me traduire mon inconscient par cette mise en scène ? Visages indiscernables, uniformité complète. En tête le grand maître du rituel éleva la voix :

— Celui d'en bas, il y est retourné.

Surprise, une voix féminine ! Et tous de reprendre : en un chœur à l'antique, sur le ton de la mélopée :

— Il y est retourné, celui d'en bas. Qu'il réussisse à vaincre la souffrance de cette épreuve.

Mais quels liens me reliaient donc à ces gens-là ? Pour moi l'amnésique, si indice il y avait, il s'était envolé comme billet au vent ou papillon dans la tourmente. Ce "celui d'en bas" dans l'épreuve et la souffrance avait toute ma compassion, et généreuse, tant je le sentais proche et à ma ressemblance ! Ah ce parfum de bonheur, cette suavité sensuelle qui m'inondait de quiétude, de douceur, si intimement que je m'imprégnais d'une légèreté onirique sur les ondes de leurs chants. Comme j'aimerais voir vos visages, vous reconnaître, mes frères. Au partage d'un sourire, d'une affection, avec vous enfin, entonner l'hymne de votre joie, dans la communion de votre divin.

Dans les vapeurs d'éther, en seule compagnie du monitoring d'assistance, j'en restais à me demander si j'attendais l'opération, si j'en revenais... si le bien-être qui m'enveloppait était celui d'un état provisoire ou d'une chimie palliative. Non sans craindre aussi le risque d'une

douleur qui m'aurait guetté comme un fauve à l'affût ! Quel nom figurait-il sur ce graphique au pied du lit ? Quelqu'un m'attendait-il quelque part ? Solitude, désespoir, angoisse. Et là-haut au bord du lac, étais-je dans le domaine du virtuel, de la certitude ? Au moins en celui d'une paix profonde, heureuse, tentatrice. A prolonger le parallèle plus je redoutais pesanteur, handicap, souffrance du physique, plus cette merveilleuse libération du mental me séduisait. En fusionnel, harmonie... compassion... amour... Ah ce lac, en écarter les brumes pour mieux en percevoir les réalités. Sans les capuches, rencontrer les visages et dans mon au-delà découvrir les réponses ! J'en avais trouvé le chemin mais je m'étais accroché, bec et ongles, à cette dépouille pantelante parce que la vie se défend à dépasser ses limites. Pourtant sa finalité ne serait-elle pas, de matière organisée parvenir à l'énergie organisée ? L'âme, libérée de sa carcasse formatrice comme libellule transcendant sa larve ?

Trop belle perspective que ce lac... en vérité ce "Territoire du Lac"! Je souhaitais le rejoindre ! Je me sentais aspiré dans l'œil d'un tourbillon de bonté. Comme il rape-tissait ce lit, avec ce corps étale, dans cette chambre ridicule. Comme je me sentais pris de sagesse à relativiser priorités, urgences, projets, Conquêtes... et toutes ces vanités qui ne valent que par l'importance qu'on veut bien leur donner.

Devant moi le Lac, miroir d'un calme souverain, reflet de ciel serti, dans ses lointains des gammes ondoyantes du vert de ses montagnes. Au-dessus, quelques autres, d'un blanc floconneux de neige. Ampleur des lieux et recueillement comme ceux de temples à tourelles et bassins. Des pieux, des joncs, un vaste jardin et son allée à courir au bord comme trottoirs et escaliers en bordure de Gange, une verdure comme un Eden sans fin, vers une ville peut-être...

Une voix de soprano, merveilleuse, se mit à moduler des accords sublimes... qui semblaient ne retentir qu'en moi. Baume d'apaisement... Maintenant proche, familière, elle se faisait conseil :

— Epurons la douleur pour en faire notre force.

Je reconnus celle qui dirigeait la théorie des moines. Penchée sur la jeune femme du fauteuil roulant, son sourire rayonnait comme une aurore, comme un souvenir qui me parlait encore.

Des gens s'attardaient devant le plan d'eau, seuls ou en groupes, pensifs ou intéressés, tranquillement attentifs ou sereinement distraits. A la promenade ? Pas du tout. Au spectacle ? Peut-être mais bien particulier. Dans la lumière du Lac ils suivaient péripéties ou incidents, vrai quotidien de ceux d'en bas, chacun branché sur ce qui le concernait, tout naturellement, comme par règle d'évidence. Un grand-père, ému, se régalaient avec attendrissement. On ne chantait pas les refrains de sa génération mais, brillaient dans tous les yeux les reflets des chandelles qu'avait allumés l'anniversaire de sa petite-fille. Belle ambiance. Sur un guéridon sa photo, en bonne place près de sa femme, encore un rien vaillante avec sa canne. Autre scène. Une vieille dame, bien guillerette à suivre ce présent qui défilait après son départ : Quel bonheur que l'arrivée d'une petite dernière ! De très haut, elle serait la bonne fée à veiller sur son berceau. Et encore. Ils étaient plusieurs à sourire au brouhaha d'une belle fête de famille. Que de monde, ah cette jeunesse, qu'elle en profite, vite ! Une vie ? Mais ce n'est qu'une transition pour arriver là ! J'en surprénais qui détournaient la tête, avec tact, avec noblesse. Il y a tant de malheur en bas !

Je m'étais bien essayé à leur jeu mais, devant moi, nulle magie ! Rien que le retour de mon image, banale, vide. Ni un visage d'inconnu, ni même celui d'un autre. Simple-ment le sentiment d'être moi-même. Une certitude toute d'ironie ! Oui, j'étais seul, bien seul. Certes dans un bain

de chaude quiétude, dans une certaine propension au bonheur, libéré de mon immobilité comme des agressions sensorielles douloureuses... mais dans une solitude, vraie, totale. A faire pleurer, même dans la foule de ces passants. Situation d'autant plus navrante qu'ils se montraient des plus amènes ! Dès que nos yeux se croisaient c'était un courant de transparence, la politesse du cœur. Aucun de ces visages fermés qui cuirassent une personnalité secrète. Pas une de ces hypocrisies débitées avec un sourire trompeur, quand, au-dedans, circule un fiel assassin. Faute de pouvoir cacher on se devait « d'être », au niveau de la courtoisie, de la gentillesse qu'on proposait. Que j'étais désolé ! Réservé, limpide comme cristal de roche, à ne pouvoir offrir ni chaleur, ni sensibilité avenante. Je n'avais ni ami, ni amour, sans nom, sans passé ! Triste résultat d'une interférence entre ce Haut et ce Bas qu'ils savaient, eux, relier d'instinct par la pensée, par l'affection. Je n'en avais pas la clé. Peut-être un espoir fou, le dernier, le seul, le déclic du même phénomène. L'occasion d'une rencontre inopinée parmi ces gens, une grâce du hasard, une aumône de l'improbabilité.

Le Lac, immuable en lui-même semblait focaliser ce monde... et les joncs, la verdure, les montagnes et les jardins... comme univers d'éternité... de permanence tranquille... Ultime alchimie de l'homme et du temps... dans un ailleurs de l'espace et du meilleur...

Surprenante trajectoire depuis l'explosion d'énergie originelle, avec ce plasma condensé en matière, cette organisation en vie aux endroits privilégiés, cette arrivée, la nôtre, en animal supérieur au sommet de la pyramide, enfin cette éclosion ici, en conscience de soi, pensée pure libérée du corps ! Terminus ou halte intermédiaire ? Tous, produits de l'expérience d'une vie, encore prisonniers d'une mémoire, comme on l'aura été d'une jeunesse, d'une éducation. Alors, prêts à saisir la nouvelle chance d'un dernier jeu ? Tous... excepté moi, particule libre,

particule folle, que rien ne captait, rien ne rejetait. Tous attendris sur leur descendance, comme ces roseaux pensifs sur l'eau, encore accrochés à la tournure de leurs projets. D'autres aussi, viscéralement liés à leur passé, comme sangsue sur peau nue ou bien recyclés en famille recomposée, au gré d'affinités maintenant plus subtiles. Tous... sauf moi, l'élément neutre, qui ne trouvais nulle part ce fil conducteur qui m'aurait chargé en positif ou négatif, mais avec la faculté de reconnaître les miens.

La foule, le Lac, curieux abandon, étrange isolement, plus sereins ici, plus désolés en bas, certainement... Gagne-t-on quelque chose à ces transferts ? A changer de nature, ne se dépouillerait-on que d'apparences ?

— Eh, qui es-tu, toi qui erres dans ton malheur ?

Que cette femme était belle dans l'expression de ses émotions ! Si émouvante dans sa limpidité naturelle, je lisais en elle comme, dans une vasque, on détaille le menu sable au fond rosé d'une source. Mère sublime, pétrie d'une souffrance qu'elle portait comme un enfant, elle dominait remords, regrets lancinants dans une soif pathétique de pardon. Qu'elle était dérisoire ma peine, en regard. Son immense compassion, comme à une fontaine, me purifiait d'un baptême de jouvence et de bonté. Je savais que, pour elle, j'étais du même cristal. De me sentir irrésistiblement attiré, de me noyer dans cette nappe de douceur qu'elle irradiait, c'était un vertige nouveau, délicieux.

— Bonjour et bonheur. Enfin une rencontre qui soit partage. Pourquoi ma vie se prolonge-t-elle ici, aussi nue et sans plus de sens en haut qu'en bas ?

— A chacun son mot qui croit l'expliquer : le cours des choses, l'inéluctable. Pour les optimistes la providence, les autres la fatalité. Les croyants attendent Dieu, les scélérats se recroquevillent, apeurés, avant de rejoindre leurs semblables dans un enfer qu'ils se reconstituent... à leur image !

— Comme elle est lourde, la solitude, au miroir du Lac où mon visage, sans couleur ni substance, n'a pas même une ride de vécu.

— Préfères-tu mon sort. Ma fille me recherche désespérément sur cette terre de misère où la détresse m'a conduite à accoucher sous X. Désormais, rencontre, explications, pardon, tout est caduc. Ir-ré-mé-dia-ble-ment ! L'impuissance me ronge. Bénis ton passé aboli, le mien ne cesse de me détruire.

Elle avait la stature de ces géants qui n'ont d'indulgence que pour les autres. Droite et fière dans sa bravade, elle s'auréolait, par la noblesse de sa blessure, d'une gloire tragique. Quelle leçon, quelle gifle !

— Merci, une main tendue et le monde est changé.

— Je suis Isia. Ici tout fonctionne à l'affinité. L'anodin n'y a pas de place.

Ainsi je n'étais plus le solitaire, sans épaisseur, qu'on regardait pour un réconfort de pitié. J'avais une marraine. Enfin une lueur, une flèche qui ciblait l'espoir. Le néant passait derrière.

Mon amie m'avait relevé pour entreprendre la longue marche. Pour elle, pour moi, je me devais de la conduire avec cœur.

A ce drôle de Lac, oui, elle me reconduisit. D'ailleurs était-ce bien le même ? Le jardin s'était égayé de coupes, de jardinières. Géraniums-lierres débordant en fontaine, lys et canas aux teintes vives conduisaient les perspectives de verdure. L'eau mêlait ses bleus profonds à des reflets de ciel, plus légers. Elle ouvrait l'espace jusqu'aux reliefs lointains qui prenaient un piqué artistique. Assis tous les deux nous participions à cette fête des fleurs. Son mot me trottait dans l'esprit : "affinité". Je l'avais compris à l'étriqué, d'un être à l'autre. Or, c'était comme une grande famille dans une communion intime, qui s'étendait à tout, à tous, à Isia surtout... avec ferveur. Ils circulaient dans les allées, sur celle du bord, nombreux, serrés, émus par ce